

Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 7 janvier 1768

Expéditeur(s) : Frédéric II

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

Frédéric II, Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 7 janvier 1768, 1768-01-07

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/1153>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJe vous suis obligé des vœux que le nouvel an...

RésuméRetenu par la futile diète de Ratisbonne. Aime à égayer les matières graves. Lui envoie son Eloge du prince Henri qui a fait pleurer l'Acad. [de Berlin]. Castillon fils « sur la tour de l'Observatoire ». A reçu de Paris les tragédies Les Canadiens [Vadé] et Cosroès [Rotrou]. Les jésuites chassés de la moitié de l'Europe. Eloge de la tolérance. Les découvertes de la science importent peu si la morale et les mœurs se dégradent.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire68.01

Identifiant742

NumPappas828

Présentation

Sous-titre828

Date1768-01-07

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la fiche Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettre Non renseigné

Publication de la lettre Preuss XXIV, n° 44, p. 428-430

Lieu d'expédition Potsdam

Destinataire D'Alembert

Lieu de destination Paris

Contexte géographique Paris

Information générales

Langue Français

Source impr.

Localisation du document Non renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Non renseigné

Auteur(s) de l'analyse Non renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Heuss, XXIV, 44, pp. 428-430
07 janvier 1768 Frédéric II à D'Alembert

0828
• 742

428 N. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

monde; il est plus aisé d'opprimer que de contenir, et d'exercer un acte de violence qu'un acte de justice. Cependant la cour de Rome perd insensiblement ses meilleures troupes, et . . . ses enfants perdus; il me semble qu'elle replie ses quartiers insensiblement, et qu'elle finira par suivre son armée et par s'en aller comme elle. Bien mal acquis s'en va de même, disait le feu pape Benoît XIV, qui voyait bien, comme on dit, le fond du sac. En attendant, la Sorbonne, qui joue de son reste sans doute, vient de donner une belle censure de *Bétsaire*; cette censure est un chef-d'œuvre de bêtise et d'absurdité, au point que les théologiens mêmes (qui ne l'ont pas rédigée) en sont dans la honte, tout théologiens qu'ils sont. Mais il ne m'importe guère ce que les pédants font, disent et écrivent, pourvu que V. M. soit heureuse, qu'elle se porte bien, et qu'elle veuille bien quelquefois se souvenir du très-profond respect et de l'attachement inviolable avec lequel je serai toute ma vie, etc.

44. A D'ALEMBERT.

Le 7 janvier 1768.

Je vous suis obligé des vœux que le nouvel an vous fait faire pour ma personne, et j'y répondrais tout de suite, si je n'étais retenu par la diète de Ratisbonne, dont les graves délibérations roulent à présent sur les compliments de la nouvelle année: la pluralité des voix incline à les supprimer. Vous savez qu'un certain fiscal Anis* m'a fort persécuté dans son temps: et comme je crains la censure, je me borne à faire pour vous les vœux quotidiens de toute l'année. Si ma dernière lettre vous a fait rire, c'est que j'aime à égayer les matières qui en sont susceptibles, et qu'il me passe journellement par les mains tant de choses graves ou ennuyeuses, que je m'en dédommage, quand j'en ai l'occasion, par d'autres qui délassent l'esprit. Et pourquoi toujours

* Voyez t. XII, p. 50.

traiter la philosophie avec une mine refrignée? J'aime à dérider le front des philosophes, et à badiner sur les opinions qui, si on les examine de près, n'ont pas de grands avantages les unes sur les autres. Le sage l'a dit: Vanité des grandeurs, vanité de la philosophie, et tout est vanité.

Ne pensez pas cependant que je ne sache que rire; j'ai fait pleurer il y a quelques jours toute l'assemblée d'une académie à laquelle vous vous intéressez, au sujet du discours que je vous envoie selon l'usage, comme on dit, parce que vous en êtes membre. Je crois que le fils de Castillon est tout installé sur la tour de l'observatoire, et que Jupiter, Vénus, Mars, Mercure, ne gravitent plus que selon ses ordres. J'avais fait mon accord qu'il adoucira nos hivers et réchaufferait nos printemps: jusqu'ici il n'a pas tenu parole; mais comme sa domination n'a commencé que depuis peu, il y a apparence qu'elle n'est pas encore assez affermie pour que les planètes lui obéissent.

On m'a envoyé de Paris deux nouvelles tragédies, les *Canadiens* et *Cosroès*.^{*} Les jeunes gens qui en sont les auteurs ne font pas mal les vers. S'ils pèchent, c'est qu'ils n'ourdissent pas assez finement la trame de tout l'ouvrage, et que les situations ne sont pas assez préparées, ni amenées assez naturellement; c'est qu'ils manquent de censeurs éclairés qui les conduisent dans une route où il est facile de s'égarer sans guide. Mais si le public les dégoûte, il étouffe des talents naissants qui pourraient se développer.

Pour les talents des jésuites, ils ne se développeront plus; les voilà chassés de la moitié de l'Europe, et du Paraguay même; les possessions qui leur restent ailleurs me semblent précaires. Je ne répondrai pas de ce qui leur arrivera en Autriche, si l'Impératrice-Reine vient à mourir; pour moi, je les tolérerai tant qu'ils seront tranquilles, et qu'ils ne voudront égorger personne. Le fanatisme de nos pères est mort avec eux; la raison a fait tomber le brouillard dont les sectes offusquaient les yeux de l'Europe. Ceux qui sont aveugles et cruels peuvent encore per-

* Frédéric veut probablement parler du *Huron*, par l'abbé Du Laurens, et de *Cosroès*, par Lefèvre: ces deux tragédies sont de 1767. Le 27 mai de la même année, on joua aussi à Paris *Hirza, ou les Illuvis*, tragédie de Sauvigny.

sécuter: ceux qui sont éclairés et humains doivent être tolérants. Que cette odieuse persécution soit un crime de moins pour notre siècle, c'est ce qu'on doit attendre des progrès journaliers que fait la philosophie; il serait à souhaiter qu'elle influât autant sur les mœurs que la philosophie des anciens. Je pardonne aux stoïciens tous les écarts de leurs raisonnements métaphysiques, en faveur des grands hommes que leur morale a formés. La première secte pour moi sera constamment celle qui influera le plus sur les mœurs, et qui rendra la société plus sûre, plus douce et plus vertueuse. Voilà ma façon de penser; elle a uniquement en vue le bonheur des hommes et l'avantage des sociétés.

N'est-il pas vrai que l'électricité et tous les prodiges qu'elle découvre jusqu'à présent n'ont servi qu'à exciter notre curiosité? n'est-il pas vrai que l'attraction et la gravitation n'ont fait qu'étonner notre imagination? n'est-il pas vrai que toutes les opérations chimiques se trouvent dans le même cas? Mais en vole-t-on moins sur les grands chemins? vos traitants en sont-ils devenus moins avides? rend-on plus scrupuleusement les dépôts? calomnie-t-on moins, l'envie est-elle étouffée, la dureté de cœur en est-elle amollie? Qu'importent donc à la société ces découvertes des modernes, si la philosophie néglige la partie de la morale et des mœurs, en quoi les anciens mettaient toute leur force? Je ne saurais mieux adresser ces réflexions, que j'ai depuis longtemps sur le cœur, qu'à un homme qui, de nos jours, est l'Atlas de la philosophie moderne, qui, par son exemple et ses écrits, pourrait remettre en vigueur la discipline des Grecs et des Romains, et rendre à la philosophie son ancien lustre. Sur ce, etc.

45. DE D'ALEMBERT.

SIRE,

Paris, 29 janvier 1768.

Je viens de recevoir et de lire avec la plus grande sensibilité l'Éloge que V. M. a fait du jeune et digne prince qu'elle a eu le